

5 heures du matin

Le Numéro 10 Centimes

AMBIEN 3 mois 6 mois 1 an

Seine, S. et O. 8 15 30 45

France, colon. 9 18 36 54

Etranger 10 20 40 60

TELEPHONE

Administr., Gut. 01.74-01.75

Redaction, Gut. 01.74-01.75

61, rue Lafayette, Paris (9)

5 heures du matin

★ EDITION DE PARIS ★

Le Petit Journal

5 heures du matin

JEUDI 30 MAI

FETE DIEU

56^e ANNEE - 1915 - N° 26243

SOLÉIL : lev. 4 h. 55 ; c. 50 h. 23

LUNE : P. L. 10 h. 25 ; D. Q. 10 h. 2

ATTAQUES ALLEMANDES TOUJOURS AUSSI FORTES

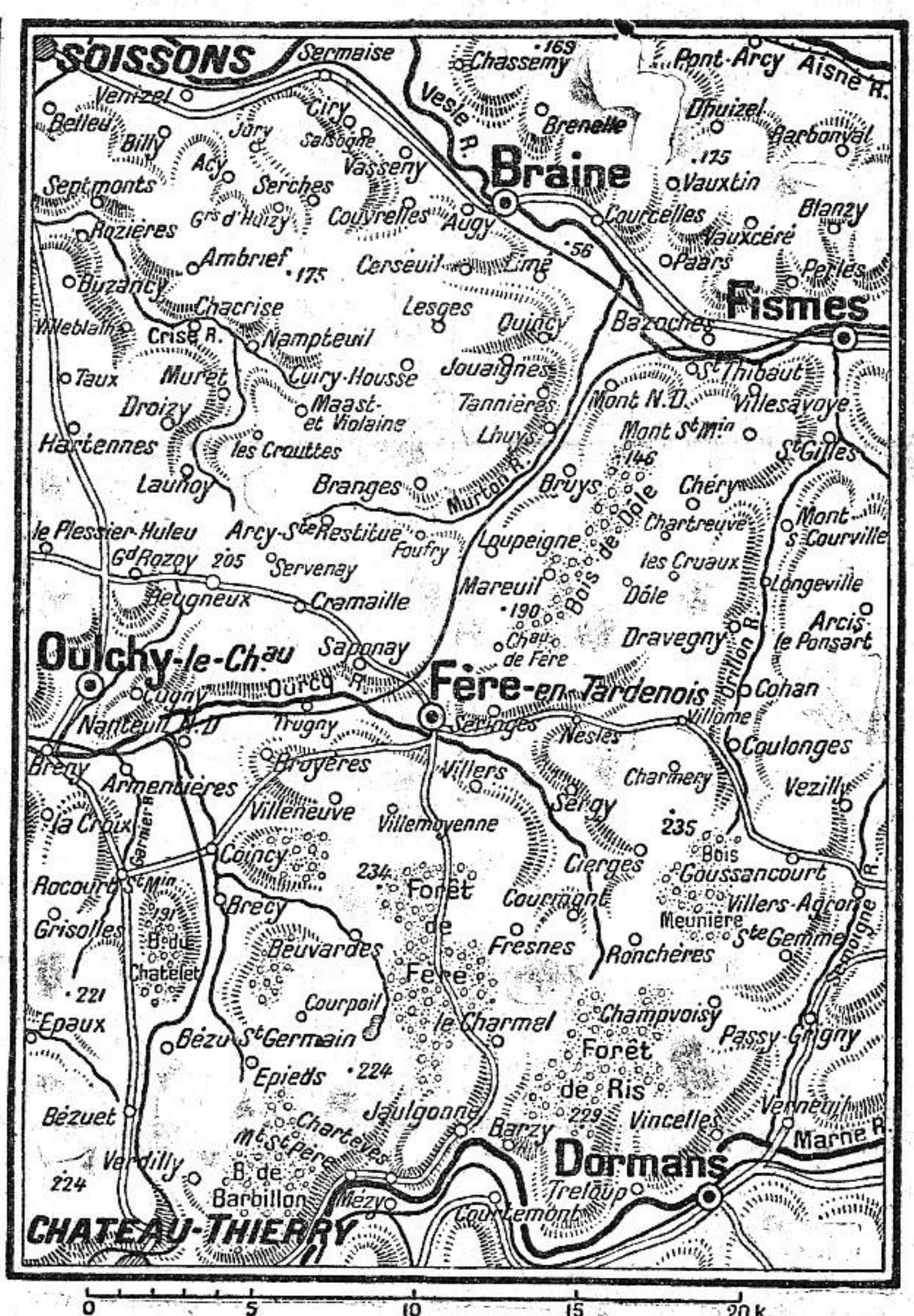
Combats dans les rues de Soissons. -- La ville évacuée

Nos troupes couvrent les abords de Reims

PRÉPARENT-ILS UNE OFFENSIVE SUR UN AUTRE POINT ?

La troisième journée de la grande bataille entre Soissons et Reims a été aussi terrible et aussi mouvementée que les précédentes. Grâce à l'entrée en ligne de nouvelles divisions fraîches, les Allemands ont continué leurs efforts puissants aussi bien au centre que sur les deux ailes. Mais tandis qu'au centre et à l'aile droite ils n'ont pu réaliser qu'une avance assez restreinte, par contre, à l'aile gauche, ils sont parvenus, en raison de leur supériorité numérique, à refouler nos troupes qui couvraient Soissons et à s'emparer de la ville, après une lutte pleine de péripéties et qui a duré toute la journée. Si le résultat de cette troisième journée de combat dans la région de Soissons n'est pas aussi favorable qu'on pouvait l'espérer après la magnifique résistance que nos soldats avaient opposée la veille aux assaillants, dans les autres secteurs du vaste champ de bataille l'arrivée de nos réserves a commencé à se faire sentir. Ces réserves, grâce au concours de l'aviation, qui est entrée elle aussi en ligne et inflige les plus lourdes pertes à l'ennemi, parviendront, il faut l'espérer, à arrêter la marche de l'ennemi. D'ailleurs, certains indices sérieux permettent de penser que les Allemands pourraient bien effectuer une autre attaque plus puissante encore sur le champ de bataille qu'ils considèrent toujours comme le principal. Nous ne tarderons pas à être fixés sur ce point.

On sait que mardi soir les troupes françaises qui opéraient à l'aile gauche au nord et à l'est de Soissons étaient parvenues à arrêter l'ennemi sur la ligne Neuville-sur-Margival, plateau de Vregny, Missey, Sermeise, Ciry-Salgogne et Vasseny. Notre présence sur ce point constituait une menace de flanc pour les troupes allemandes qui avaient passé l'Aisne et avaient atteint la Vesle. L'ennemi a voulu conjurer le danger qu'il aurait entraîné une contre-offensive victorieuse de notre part sur ce point. C'est pourquoi, malgré l'échec subi la veille, il lança à l'assaut de nos positions les divisions du général von Larisch et du général Vechura. Nos vaillants soldats, après une résistance héroïque, furent obligés de céder sous l'avalanche et se replièrent en combattant pied à pied. Ils s'arrêtaient à l'est de Soissons et défendirent la ville à outrance. Trois fois durant la journée, Soissons passa de mains en mains. Finalement, nos troupes durent se replier légèrement et s'établirent sur les hauteurs, immédiatement à l'ouest de la ville.



COMMUNIQUÉS FRANÇAIS 29 Mai, 14 heures.

Pendant la nuit, la poussée allemande, entretenue par l'arrivée de divisions fraîches, s'est accentuée, notamment sur les deux ailes, en direction de Soissons et de Reims.

A gauche, nos troupes se sont reportées, en combattant pied à pied, jusqu'aux lisières est de Soissons où la bataille continue avec ardeur.

A droite, les troupes franco-britanniques, après une défense énergique dans le massif de Saint-Thierry, se sont repliées lentement au sud et au sud-est de ces hauteurs où elles tiennent entre la Vesle et le canal de l'Aisne.

Au centre, les combats se poursuivent avec des alternatives diverses sur la rive sud de la Vesle, dont nos troupes défendent les hauteurs avec une admirable bravoure.

A l'ouest de Montdidier, les Américains ont brisé successivement deux contre-attaques des Allemands dirigées sur Cantigny.

La lutte d'artillerie reste vive sur les deux rives de la Meuse, en Woëvre et sur le front de Lorraine dans le secteur d'Emberménil.

Une série de coups de main ennemis au nord de Bezonvaux, dans la région de Badoinville et vers le canal du Rhône au Rhin ont échoué sous nos feux.

29 Mai, 23 heures.

La bataille a pris une violence particulière à notre aile gauche dans la région de Soissons.

Après une résistance acharnée et des combats de rues qui ont contenu pendant plusieurs heures l'effort de l'ennemi, nos troupes ont évacué la ville dont elles occupent les débouchés ouest.

Au sud-est de Soissons, la bataille se déroule sur les plateaux jalonnés par Belleu, Septmonts, Ambrief et Charaise.

Au centre, tandis que sous la pression de l'ennemi nous céditions du terrain dans la région de Loupeigne, au nord de Fère-en-Tardenois, les troupes franco-britanniques, plus à l'est, réussissent à maintenir leurs positions sur la ligne Brouillet-Savigny-Tilly.

A droite, les troupes qui couvrent Reims se sont repliées derrière le canal de l'Aisne, au nord-ouest de la ville.

COMMUNIQUÉS BRITANNIQUES

29 Mai, après-midi.

La nuit dernière, nous avons exécuté, avec succès, un raid au sud-est d'Arras ; nous avons fait des prisonniers et pris une mitrailleuse.

Pendant la nuit, nous avons également fait quelques prisonniers à l'ouest de Merville.

Un raid, tenté par l'ennemi à Givenchy-lès-la Bassée, a été repoussé.

Une attaque ennemie sur nos postes au sud de la région d'Ypres et du canal de Comines a été également repoussée, après une lutte acharnée.

L'artillerie ennemie a été très active au nord d'Albert, dans le voisinage d'Ayette, à l'est de Robecq et au nord-ouest de Merville ; son activité s'est accrue à l'est d'Arras et au sud de Lens.

29 Mai, soir.

Un coup de main ennemi a été repoussé pendant la nuit dans le voisinage de Beaumont-Hamel.

Une attaque locale, exécutée par l'ennemi au nord du Kemmel, a été complètement repoussée par les troupes françaises. Rien d'autre à signaler sur le front britannique.

COMMUNIQUÉ BELGE

29 Mai.

Au cours des dernières vingt-quatre heures, l'activité de l'artillerie ennemie s'est spécialement manifestée sur nos zones arrière. Plusieurs localités, notamment La Panne, ont été bombardées. La population civile compte de nombreuses victimes, dont bon nombre de femmes.

Au sud-est de Soissons, la lutte fut aussi très chaude. Là aussi, la supériorité numérique des Allemands obligea nos soldats à abandonner les hauteurs qu'ils occupaient pour aller sur les collines situées à environ six kilomètres en arrière sur la rive droite du ruisseau de la Grise et constituant une ligne jalonnée par les villages de Belleu, Septmonts et Charaise.

Au centre, les Allemands, qui la veille, avaient dépassé la Vesle, ont cherché à continuer leur avance. Ils n'y ont réussi que sur un seul point. De Bruys qu'ils occupaient, ils sont parvenus, en suivant la vallée du ruisseau Le Muzon et la voie ferrée, à atteindre et à dépasser légèrement Loupeigne. Leur avance sur ce point est donc d'environ six kilomètres. Dans le reste du secteur du centre, les troupes franco-britanniques, sur la ligne Brouillet-Savigny-sur-Ardre et Thillois, ont maintenu leurs positions et repoussé tous les assauts.

Les Allemands ont aussi très violemment attaqué le secteur de l'aile gauche dans l'espoir de se frayer un passage vers Reims. On se souvient que les Anglais avaient arrêté, la veille, la marche des assaillants sur les hauteurs de Saint-Thierry. Hier matin, les divisions allemandes, sous les ordres du général von Ilse, s'élancèrent de nouveau à l'attaque. Nos alliés repoussèrent vigoureusement plusieurs assauts, et ce n'est qu'après plusieurs heures de lutte qu'ils évacuèrent les hauteurs pour reporter leur front sur le canal de l'Aisne, où ils s'établirent solidement, formant ainsi un vaste cercle de protection autour de Reims. Les divisions du général von Ilse, malgré tous leurs efforts, ne purent briser ce cercle et Reims fut préservé. C'est donc le canal de l'Aisne qui, en fin de journée, constituait, jusqu'au sud de Brimont, le nouveau front de l'aile gauche.

Ainsi qu'on peut le voir, la résistance a été très énergique sur toute l'étendue du front de bataille, et l'ennemi a payé chèrement l'avance qu'il a pu à grand-peine réaliser.

CONFIANCE !



M. CLEMENCEAU

retour du front

dit son admiration pour le cran

de nos soldats et de leurs chefs

Couvert de poussière, l'œil vif, M. Clemenceau, président du Conseil, revenu à 6 heures du soir, hier, rue Saint-Dominique, monta lestement l'escalier conduisant à son cabinet où il reçut tour à tour des parlementaires et des journalistes.

« N'attendez pas de moi, dit-il à ces derniers, des détails sur les opérations. Ceci est l'affaire de militaires. Mais je puis vous parler, non sans émotion, de l'admirable cran de nos soldats et de leurs chefs, de l'estime qu'ils ont les uns pour les autres. C'est merveilleux. Ils se sont montrés dignes des uns et des autres dans les circonstances les plus critiques, les plus périlleuses. On ne peut donc attendre d'eux que des événements rassurants pour les suites de la bataille. »

« Je ne puis vous dire plus. »

Le président aurait pu ajouter qu'il l'a échappé belle !

Il était sur un point du front qu'il quitta peu de minutes avant l'arrivée d'une patrouille d'une quarantaine de uhlans.

Ceux-ci arrivèrent sabbre au clair dans la petite ville dont M. Clemenceau était à peine éloigné. Ils cernèrent malheureusement quelques Français, dont un général qui examinait des positions à la lunette. Le général fut tué.

Comme on le pense, les couloirs intérieurs du Palais-Bourbon et le salon de la Paix furent très animés pendant toute la journée. MM. Jeanneney et Abami, sous-secrétaires d'Etat à la Guerre, vinrent tour à tour donner des nouvelles de la bataille. Elles furent rassurantes.

Notre seul rôle défensif

c'est, actuellement,

tenir et leur tuer du monde

L'avance de l'ennemi entre Soissons et Reims n'est pas encore enrayée, mais nous avons plus de troupes en ligne pour lui résister et ses progrès sont moins généraux et plus lents. Nous pouvons espérer que nous approchons de la phase de l'arrêt, en passant par les mêmes péripéties que dans la direction d'Amiens et des Monts de Flandre lors de la ruée précédente. Nos réserves, d'ailleurs, n'ont pas encore rempli leur rôle. La lutte est très dure, la situation très sérieuse ; cependant il ne s'est pas produit de rupture du front comme lors de la retraite de la 5^e armée anglaise.

On sait maintenant que les réserves employées par les Allemands pour cette nouvelle entreprise sont celles qui ont été rassemblées dans la région de Mézières et d'Hermon. On remarquera que de là, sans avoir à changer de direction, à quitter un front pour un autre, elles pouvaient être engagées aussi bien contre nos lignes d'Arras à Noyon que contre celles de Soissons à Reims ; la distance est, à peu de chose près, la même.

Ces réserves ne provenant pas de la zone de la précédente offensive, cette dernière n'a rien perdu des éléments qui y sont affectés et il peut s'y déclencher un nouvel effort. Ainsi l'ennemi met en action des forces considérables : tout ce qui existait primitivement dans les secteurs intéressés, augmenté de la totalité des armées qui ont opéré sur le front oriental, libérées par la défection de la Russie. Cela lui permet d'agir partout, sans avoir besoin de faire des mouvements de navette d'un secteur à un autre. Sa supériorité numérique est certaine. La suppression des armées russes et roumaines ne peut pas encore être compensée pour nous par l'adjonction de l'armée américaine, quelque célérité qu'elle mette à venir. Ainsi, notre rôle défensif s'impose partout. Notre seul mot d'ordre doit être de tenir et de résister en infligeant à l'ennemi le plus de pertes possible.

Général BERTHAUT.

L'enjeu n'est plus

telle ville ou telle position

(De l'envoyé spécial du Petit Journal)

Front français, 29 Mai. — Voilà l'heure où, l'âme tendue, nous devons tous avoir la patience d'attendre. C'est le grand duel à mort qui est engagé. Dans cette nouvelle tempête les destinées se jouent plus sûrement que le 21 mars.

Il ne s'agit plus d'empêcher de prendre des villes, si chères qu'elles soient à notre douleur, l'affaire est bien plus haute : il s'agit de se rencontrer en champ libre avec une des plus violentes ruées du barbare. Jadis, une position, une cité, quelques kilomètres formaient l'ambition des attaques. Les troupes partaient à l'assaut pour enlever tel point défini ; ce point atteint, l'opération était terminée ; ce point manqué, la troupe avait échoué sans recours. Pour vous réjouir ou vous désoler, vous n'aviez qu'une journée, parfois deux, à passer, votre jugement n'avait pas à patienter.

Nous n'en sommes plus là. L'ennemi, formidablement équipé, est parti pour défaire l'armée française ; ce but est son seul objectif ; il tape depuis soixante heures ! Sa tâche est à peine commencée.

Pour l'instant, il n'a fait qu'entamer ce qu'il avait devant lui. Il a bénéficié d'inouïes précautions, de ruses. Il était bien à sept contre un.

Sur les routes, où nous avons roulé pour rallier le champ tragique, tout le long du pays du front, la France accourt.

Voici un tableau :

Cent camions vides attendaient le long d'une route, propres et brillants, derrière eux six voitures découvertes pour les officiers suivaient. Les chauffeurs, propres comme leurs camions, rangés autour d'un d'eux, les chefs s'écoulaient. L'officier leur disait : « Je vous ai fait laver, parce que maintenant vous en avez pour longtemps ; je vous ai fait dormir, parce que vous en avez aussi pour longtemps. Il ne s'agit plus désormais que de rouler, que de rouler sans arrêt deux jours, trois jours si le faut, c'est pour la France. » Ils criaient tous dans un grand cri : « Vive la France ! » et ils tournaient le moteur.

Sans sommeil, dans la poussière et dans l'ordre — l'ordre est saisissant — calme, l'armée va jouer notre sort.

Albert Londres.

BATAILLE D'INFANTERIE

Les Alliés se battent

à un contre six ou huit

Front français, 29 Mai. — Ainsi que cela s'est produit au début de l'offensive du 21 mars dernier, nous assistons surtout, pour l'instant, à une bataille d'infanterie. La surprise, qui a été le facteur principal de la réussite momentanée de l'offensive actuelle n'a pas permis aux Allemands d'amenner sur le front d'attaque tout leur matériel d'artillerie. Pressés de pousser le plus rapidement possible leurs masses d'infanterie en avant, ils n'ont pu se faire suivre de leurs canons au-delà de l'Aisne. Leurs batteries ont été arrêtées par le cours de cette rivière qui n'est franchissable qu'en un certain nombre de points facilement vulnérables aux bombes d'aviation.

Il convient, pour se rendre un compte exact de la situation actuelle et présumer judicieusement du développement des événements en cours, de ne point faire de rapprochement absolu entre les conditions dans lesquelles nous nous trouvons aujourd'hui et celles dans lesquelles débuta l'offensive du 21 mars. Bien que le premier moment de surprise inévitable pour l'assailli ait semblé provoquer des résultats analogues, la situation diffère profondément à notre avantage. En mars, il fallut, sous le danger de la plus violente des menaces que nous ayons subies et tandis que l'ennemi cherchait à profiter de cet avantage, réaliser en pleine bataille l'unité d'action indispensable. Violentement repliés de leurs positions, malgré le courage individuel de leurs soldats, les armées britanniques refoulées vers l'arrière tandis que nos troupes montaient vers le combat.

Il en résulte des encombrements de routes qui retardèrent considérablement l'arrivée de nos renforts. Et ce ne fut que le 28 au soir, une semaine après le début de la bataille, que l'on fixa définitivement l'ennemi et que l'on fit réellement maître de la situation.

Il n'en est plus de même aujourd'hui. Malgré leur héroïsme, nos soldats et ceux de nos alliés ont été littéralement submergés sous le nombre des assaillants. Vaillamment, ils ont cherché à lutter à un contre six ou huit. La résistance étant matériellement impossible, ils ont cédé.

Mais c'est dans l'ordre le plus parfait, avec lenteur et méthode, qu'ils se sont repliés, sans encombrement, sans perdre un seul instant le contact avec les unités voisines. A aucun moment il n'y a eu, entre les troupes françaises et les troupes britanniques, de ces « trous » qui se produisaient, on le sait, en mars dernier et qui absorbèrent, pour les « boucher », tous les premiers renforts qui arrivaient sur le terrain de combat.

C'est par des voies d'accès, complètement dévastées, qu'arrivent les éléments de nos masses de manœuvres qui entrent déjà en action.

Fraternité franco-anglaise

L'entente la plus complète n'a cessé de régner entre les troupes anglaises et françaises qui se sont mutuellement prêté le plus fraternel concours.

A Fismes, un bataillon cycliste d'une division anglaise s'est porté spontanément à l'aide des troupes françaises qui défendaient ce village. A Craonne, une division anglaise qui avait subi de fortes pertes, entraînée par l'élan admirable d'une division coloniale française qui chargeait à ses côtés en contre-attaques furieuses, ne voulant pas être en reste d'héroïsme avec elle, et la voyant lutter seule contre quatre divisions allemandes, se joint à elle et part à l'assaut côte à côte avec nos soldats.

Dans les états-majors, la collaboration est aussi intime et aussi cordiale.

J'ai pu assister au spectacle des lignes de l'arrière aux premiers jours de l'offensive de mars ; j'ai vu ces allées et venues fiévreuses, précipitées sur les grandes routes encombrées. Et j'ai vu aussi, hier, l'ordre admirable présidant à tous les mouvements, la marche régulière des troupes montant au combat, la suite ordonnée des batteries et des convois.

On sent que le commandement, pleinement maître de lui, agit avec assurance, ordre et méthode. Mais, s'il était besoin d'un dernier facteur de confiance, un facteur qui ne saurait tromper, il suffirait de s'asseoir un moment sur le bord d'une route et de voir passer les troupes qui vont vers la bataille... Elles savent cependant que la lutte est terrible et qu'on va leur demander d'aller jusqu'au sacrifice. Et elles y vont superbement la tête haute, le jarret tendu, une flamme d'espoir et de fierté dans le regard. — (Havas.)

Le secret de leur attaque fut bien gardé

Front français, 29 Mai. — Les Allemands avaient tenu le point sur lequel se portait leur nouvel effort et la date de leur offensive tellement secrets que les troupes et leurs officiers eux-mêmes, d'après les déclarations faites par les prisonniers que nous avons recueillis, ignoraient lorsqu'ils se sont amenés sur le front, qu'ils venaient pour une attaque.

L'ordre d'offensive fut donné le 26 au soir.

Certains prisonniers déclarent qu'il s'agissait — une fois de plus — de l'attaque finale.

Les identifications de l'ordre de bataille ennemi sont encore très incomplètes. Toutefois, il apparaît d'ores et déjà, très nettement que ce sont, en général, les mêmes unités qui avaient fait partie de l'armée de von Hutier, le 21 mars dernier, entre Lemignon et l'Oise, que l'on retrouve aujourd'hui entre la forêt de Pinon et Berry-aux-Bac.

C'est ainsi que l'on a déjà pu identifier entre plusieurs autres, sept divisions, qui toutes appartenaient à l'armée de von Hutier. Elles ont été amenées au dernier moment, ainsi que la chose s'était déjà passée le 21 mars.

Le moral des Allemands avait été soigneusement travaillé. On leur avait dit qu'ils auraient affaire à des corps affaiblis par la première bataille et à une artillerie en partie aveuglée.

Les avions ennemis se sont montrés pendant la bataille nombreux et agressifs. Les prisonniers faits la veille même de l'attaque ignoraient les projets d'offensive et s'étonnaient même une attaque de notre part. — (Havas.)

LE KANON

toute la journée

ALERTE DE GOTHAS

dans la soirée

UN GOTHAS ABATTU

A plusieurs reprises, leurs kanons à longue portée ont encore bombardé hier la région parisienne.

dans la nuit, les gothas ont tenté, sans y parvenir, de survoler la région parisienne. Venus en deux vagues successives, ils n'ont pu franchir les fils de barrage.

A une heure 30 du matin le communiqué suivant est donné à la presse :

(Officiel). — Hier soir, l'ennemi a manifesté une grande activité aérienne et a lancé des bombes sur diverses localités de l'arrière front.

Quelques avions ont été signalés se dirigeant vers Paris.

L'alarme a été donnée à 23 h. 24. Les moyens de défense ont été mis en action ; aucun appareil ennemi n'a franchi le feu violent de nos batteries d'artillerie.

L'agglomération parisienne n'a pas été survolée. Quelques bombes ont été jetées en banlieue.

Un avion ennemi, atteint par les tirs des batteries de la défense s'est abattu en flammes.

La fin de l'alerte a été sonnée à 0 h. 34.

La population a accueilli avec le même sang-froid que les jours précédents cette double manifestation de la barbarie boche ; durant toute la journée, chacun a vagué à ses occupations comme si la grosse Bertha ne s'était pas fait entendre et la nuit, après avoir passé une heure dans les abris, chacun a regagné son lit.

Mannheim, Landau et Metz

bombardés par les Anglais

(Aviation britannique) 29 Mai, soir.

Quinze appareils allemands ont été détruits par nos aviateurs et trois ont été forcés d'atterrir ; deux des nôtres manquent.

Pendant la nuit du 27 au 28, nous avons lancé de grosses bombes sur l'écluse de Zeeland et sur les docks de Bruges. Nous avons bombardé également un grand nombre de dépôts de munitions et de conteneurs derrière les lignes ennemies. Dans ces différentes attaques, un poids total de vingt et une tonnes de bombes a été lancé. Tous les appareils qui ont exécuté ces raids sont revenus.

Les appareils de bombardement de nuit ennemis ont été actifs sur nos secteurs de l'arrière. Un gotha a été forcé d'atterrir derrière nos lignes et ses trois occupants ont été capturés.

Pendant la même nuit, nos appareils de bombardement à longue distance ont été très actifs et ont lancé de quatre à cinq tonnes de bombes sur les usines de produits chimiques de Mannheim, sur la gare de Landau, sur la station électrique de Kreuznach, près de Sarrebrück, sur les gares de Metz-Sablons et de Courcelles. De grandes explosions ont été déterminées. Tous nos appareils, sauf un, sont rentrés.

Transport anglais torpillé en Méditerranée

Londres, 29 Mai. — (Communiqué de l'Amirauté). — Le transport Leasowe-Castle, capitaine Holt, a été torpillé et coulé par un sous-marin ennemi le 26 mai, en Méditerranée.

Le nombre des disparus, probablement noyés, se décompose ainsi :

Personnel du navire : le capitaine, deux opérateurs de télégraphie sans fil, six marins.

Militaires : 13 officiers et 79 hommes.

Des évacués arrivent

Le lamentable défilé des malheureux évacués des régions proches de la ligne de combat a continué durant toute la journée d'hier. A la gare d'Orléans, le train venant de la direction d'Est, Nanterre et Châlons en amenait cent cinquante à deux cents qui, chargés de paquets, gris de poussière et traînant avec eux des enfants exténués et des chiens, de pauvres « toutous » affolés, cherchaient, d'un œil égaré, un endroit pour se réfugier.

Dans cette cohue pitoyable, nous remarquons une femme entourée de quatre petits enfants et portant un cinquième dans les bras. Nous l'aborderons et lui demandons d'où elle vient.

— De Jaulgonne, nous répond-elle ; on m'a fait partir hier avec mes cinq petits. J'ai marché longtemps, longtemps dans la nuit, puis enfin j'ai trouvé une gare. On nous a fait monter dans un train et me voici ici sans savoir où, maintenant, on va m'envoyer. Je voudrais bien aller retrouver mon mari qui est mobilisé au fort de Vincennes, mais ne va-t-on pas me forcer à partir plus loin sans même me donner le temps d'aller le voir ?

Le désespoir de cette malheureuse, qui se nomme Mme Ferblot, est navrant.

D'autres évacués nous disent :

— Nous sommes parties de Fère-en-Tardenois, hier matin. On nous a fait monter dans des camions militaires et on nous a conduites à la gare...

Nous abordons ensuite d'autres évacués qui viennent, ceux-ci, de Mareuil-en-Dôle et de Prouilly.

— Nous avons passé la nuit avec les Allemands, nous racontent-ils. Ils sont rentrés dans ces pays avant-hier soir et immédiatement ils ont installé des mitrailleuses dans les rues des villages et dans diverses maisons. Mais, peu après, les Français sont arrivés et, durant toute la nuit, ce fut une fusillade d'une violence inouïe. Nous n'avons pas bougé de nos caves et, dès le jour, nous sommes sauvées au milieu d'une bataille effroyable ; les obus éclataient de tous côtés et les balles nous sifflaient aux oreilles ; nous nous demandons comment nous avons pu échapper à cette tuerie.

Une femme évacuée de Vendeuil, près de Jonchery, nous a dit :

— Les Anglais venaient de prendre le secteur, ils étaient montés en ligne dimanche soir. L'attaque a été lancée sur eux avec une

